Dayānanda Sarasvatī

Récit autobiographique
Poona, 1875

(traduction et notes par Catherine Clémentin-Ojha, EHESS-CEIAS)

En juillet-août 1875, Svāmī Dayānanda Sarasvatī (1824-1883) délivre quinze discours en hindi à Poona, la capitale intellectuelle du Maharashtra. Dans le dernier d'entre eux, il raconte les faits marquants de sa vie et de sa carrière. A l'époque il a cinquante ans et a déjà accompli la plus grande partie de son œuvre : il vient de fonder l'Ārya samāja, il a aussi rédigé le premier jet de son principal ouvrage, le Satyārtha prakāśa.

La biographie de Dayānanda est bien connue. Ses premiers biographes (qui étaient aussi ses disciples) ont recueilli sur ses activités une foule d'informations en interrogeant peu de temps après sa mort tous ceux qui l'avaient connu[1]*. En outre, il y a donc cette source directe, ce récit de 1875, qui fait entendre sa propre voix. Ce récit est celui d'un homme qui cherche à se souvenir de ce qui l'a particulièrement marqué. Ce faisant, il est bien possible qu'il donne une importance disproportionnée à certains épisodes, mais il lève le voile sur ses origines, ses idées et ses projets, et il illustre les grands thèmes de son programme de réforme de l'hindouisme. Apparaît l'image d'un homme inclassable, singulier ; d'un homme qui sans rien prendre pour acquis a constamment cherché sa voie et n'a fait aucun compromis ; d'un homme qui a fréquenté les milieux des penseurs religieux les plus influents de la période, ceux des lettrés traditionnels comme ceux des réformateurs.*

*Cette traduction du quinzième discours de Poona repose sur l'édition de Bhavānīlāla Bhāratīya (*Pūna pravacana - Upadeśa mañjarī *[Les discours de Poona - Bouquet d'enseignements], Ajmer, Vaidika pustakālaya, 1985, pp. 111-118.*

Beaucoup de gens m'interrogent pour savoir si je suis vraiment un brahmane, et ils disent que je dois demander des lettres à mes amis et à ma famille, ou encore que [si] quelqu'un me reconnaît, il doit le faire savoir. C'est pourquoi je vais [vous] raconter quelques épisodes [de ma vie][2].

Il y a plus de folie au Gujerat que dans les autres pays : si je disais où je suis à mes anciens amis ou [à ma] famille ou si je correspondais avec eux, je serais poursuivi par un mal du genre de celui que j'ai laissé derrière moi. C'est parce que j'ai peur que cette calamité me poursuive que je ne fais aucune tentative pour demander des lettres, etc.

Darangdhara est un royaume au Gujerat. La ville de Maurvi se trouve près de sa frontière. C'est là que je suis né[3]. Je suis un brahmane *udīcya*[4]. Les brahmanes *udīcya* sont des *samāvedī*, mais [moi] j'ai étudié le *Yajurveda*, quoique avec beaucoup de mal. Ma famille

---

[1] Voir Ghāsīrāma Pt., 1ère éd. 1933, *Maharṣi Dayānanda Sarasvatī kā jivana-carita*, Delhi, Govindarāma Hāsāsanda. Voir aussi Jordens, J. T. F., 1997 (1ère éd. 1978), *Dayananda Sarasvati. His Life and Ideas*, Delhi, Oxford University Press, et Jordens, J. T. F., 1998, *Dayananda Sarasvati. Essays on his Life and Ideas*, Delhi, Manohar.

[2] A l'époque diverses rumeurs courent sur son compte. Certains pensent qu'il est un espion du gouvernement anglais, d'autres un Européen déguisé en renonçant dans le but secret de convertir les gens au christianisme. Cela en dit long sur la difficulté qu'ont ses contemporains à se reconnaître dans les thèses qu'il défend !

[3] En 1824.

[4] Les brahmanes *udīcya* sont *smārta-śaiva* ; ils célèbrent les rites vedico-brahmaniques, observent le *varṇāśramadharma* et adhèrent à la doctrine de l'*advaita vedānta* de Śaṅkara.

possède d'importants revenus fonciers (*zamīndārī*). A présent, j'ai à peu près cinquante ans. Ma sœur naquit huit ans après moi. Mon grand père paternel m'aimait beaucoup. A cette époque ma famille devait comprendre quinze foyers. Après m'avoir appris le *Rudrādhyāya*, on me fit lire le *Yajurveda Blanc* dès mon enfance. Mon père m'initia au culte de Śiva. On me fit faire la *pārthiva pūjā* -- Mahādeva en argile -- à partir de l'âge de dix ans[5]. Mon père me disait de faire le rite (*vrata*) de *Śivarātri* mais je ne le faisais pas. Puis j'entendis l'histoire de *Śivarātri*, cette histoire me plut beaucoup et je pris la ferme décision de jeûner (*upavāsa*)[6]. Ma mère me dit de ne pas jeûner mais je ne l'écoutai pas et jeûnai.

Chez moi, il y avait un grand temple à l'extérieur de la ville Au moment de *Śivarātri* de nombreuses personnes s'y réunissaient la nuit pour faire le culte (*pūjā*). Mon père et moi et de nombreux hommes s'y rassemblèrent[7]. On fit le culte du premier *pahara* et celui du second *pahara* eut lieu aussi[8]. Puis minuit sonna, et peu à peu, ça et là, les gens s'affaissèrent sur eux-mêmes par lassitude. Mon père aussi s'endormit. Là-dessus, le prêtre sortit dehors. Je ne dormais pas de crainte de perdre le fruit de mon jeûne. C'est alors que ce miracle eut lieu : des rats sortirent d'un trou du temple et ils se mirent à tournicoter dans tous les sens autour de la partie supérieure (*piṇḍī*) du Śiva *liṅgam*. Ils y grimpèrent et se mirent aussi à manger le riz qui y avait été déposé en offrande. J'étais éveillé et donc je regardais tout cela avec une grande curiosité. La veille, j'avais entendu l'histoire de *Śivarātri*. J'avais tout entendu à propos de la troupe effrayante de Śiva, de son arme Pāśupata, du fait qu'il chevauchait un taureau et de sa sidérante puissance (*āścaryamaya sāmarthya*). Aussi mon intelligence d'enfant fut-elle sidérée en voyant les rats jouer comme ça. Je me demandais comment il était possible que ce Śiva qui avec son arme Pāśupata tuait d'aussi grands démons (*daitya*) ne pouvait même pas chasser ces petits rats de dessus de lui. Mon esprit fut assailli de nombreux doutes de ce genre. Je réveillai mon père et lui demandai pourquoi Śiva ne chassait pas ces petits rats. Mon père me répondit : « tu te trompes complètement, ça c'est seulement l'image du dieu (*devatā kī mūrti*) ». Alors je résolus de ne faire le culte de ce Śiva porteur de trident (*triśūladhārī*) que lorsque je le verrais en personne (*pratyakṣa*), et pas autrement. Je rentrai à la maison après avoir pris cette décision et comme j'avais faim je demandai à manger à ma mère. Ma mère me dit : « Je t'avais bien prévenu que tu ne pourrais pas rester sans manger. Tu t'es entêté à jeûner ». Puis elle me donna à manger et elle me dit de l'éviter, c'est-à-dire mon père, pendant deux ou trois jours et de ne rien lui dire, sinon il me battrait. Je m'endormis après avoir mangé. Le lendemain je me levai à 8 heures et racontai toute l'histoire à mon grand-père. Mon grand-père fit habilement comprendre à mon père que j'avais encore des choses à apprendre et qu'il ne fallait donc pas qu'il me fasse faire des rites, des jeûnes, etc.

A cette époque, j'étudiais le *Yajurveda* avec lui et un autre pandit m'enseignait la grammaire. Quand j'eus seize ou dix-sept ans, on termina le *Yajurveda*. Après cela, j'allai étudier dans un village situé sur nos terres. Là, un jour, il devait y avoir un [spectacle de] danse chez nous, [mais] ma petite sœur était mourante, elle étouffait. J'y allai et me tins debout près de son lit. C'est là que je vis la mort pour la première fois. Quand ma sœur mourut, je ressentis une peur immense. Je me mis à penser que tout le monde devait mourir comme ça un jour. Tous pleuraient mais ma poitrine palpitait de peur. C'est pourquoi mes yeux ne versèrent aucune larme. En me voyant dans cet état mon père me dit que j'avais un cœur de pierre. Ma mère m'aimait beaucoup, mais elle me dit aussi la même chose. On me

---

[5] Pour une description de ce culte, voir Sinclair-Stevenson, Margaret, 1982, *Les rites des deux-fois-nés* (trad. de *The rites of the twice-born*, London, Oxford University Press, 1920), Paris, Le Soleil Noir, p. 222.

[6] Célébrer la fête de Śivarātri suppose de jeûner une journée entière et de se tenir éveillé la nuit suivante. Les jeunes enfants en sont habituellement dispensés.

[7] Pour une description de la fête de Śivarātri, voir Sinclair-Stevenson, *Les rites des deux-fois-nés*…, pp. 259-261.

[8] Selon le calendrier lunaire, il y huit *pahara* dans une journée de 24 heures ; chacun correspond donc à une durée de trois heures.

disait de dormir mais je ne pouvais plus bien dormir, je sursautais à chaque heure et réfléchissais à toutes sortes de choses. Conformément aux usages (*lok-rīti ke anusāra*), il y eut cinq ou six occasions de pleurer après la mort de ma sœur, pourtant je ne pleurai pas et tout le monde me faisait des reproches.

Quand j'eus dix-neuf ans, la mort prit aussi mon grand-père qui était extrêmement affectueux avec moi. Il m'appela auprès de lui au moment de sa mort. Les gens cherchaient son pouls. Je m'assis à côté de lui. Il se mit à pleurer à chaudes larmes en me voyant. Alors je pleurai beaucoup moi aussi. Mes yeux furent enflés à force de pleurer. Je n'avais jamais tant pleuré. Je commençai à comprendre à ce moment-là que moi aussi je mourrai comme mon grand-père. Quand j'en fus convaincu, je me mis demander à mes amis et à des pandits s'il y avait un moyen (*upāya*) pour être immortel (*amar*). Ils m'indiquèrent les exercices du *yoga* (*yogābhyāsa*) et cela me donna l'idée (*sūjhānā*) de partir de chez moi[9]. J'étais alors âgé de 20 ans. Mon père me voyant de plus en plus détaché (*udāsinatā*) me dit de m'occuper de notre domaine, mais je ne le fis pas. Alors il décida de me marier afin que je ne tourne pas mal. On commença à parler de cela à la maison et, quand je le sus, je pris la ferme décision de ne jamais me marier. Je m'en ouvris à un ami mais cela ne lui plut pas et il insista pour que je me marie. Mon idée était de partir de chez moi mais je ne demandai conseil à personne. Je laissai dire ceux qui disaient qu'il fallait se marier. Le mariage fut arrangé en l'espace d'un mois. Alors un jour je sortis de la maison en *dhotī* sous prétexte d'aller aux toilettes (*sauca*) et j'envoyai un gendarme dire que j'étais allé chez un ami. Je me rendis dans un village voisin. On dut m'attendre jusqu'à dix heures du soir à la maison. Je quittai le village à quatre heures du matin pour poursuivre ma route cette nuit-là et m'arrêtais dix *kos*[10] plus loin dans un temple de Hanuman.

De là, je me rendis auprès de Sāyalā Yogī mais n'y trouvai pas la paix. J'entendis alors parler d'un *yogī* nommé Lālābhakta et marchai dans sa direction. Assis sur [le bord de] la route il y avait un ascète vishnouite (*vairāgī*) avec une image divine (*mūrti*). Au cours de la conversation, il me dit : « comment réussirez-vous à vous détacher (*vairāgya*) si vous portez un anneau en or au doigt ? » M'ayant ainsi provoqué, il me fit offrir mes trois anneaux à l'image. Je me rendis auprès de Lālābhakta et me mis à faire du *yoga*. Une nuit alors que j'étais assis sous un arbre, j'entendis un hibou en haut de l'arbre. En entendant son cri j'eus peur que cela soit un fantôme et rentrai subrepticement dans le monastère.

Ensuite je me rendis dans un village près d'Ahmadabad appelé Kotakangade. De nombreux ascètes vishnouites y vivaient. Une reine de-je-ne-sais-où était tombée dans leur piège. Cette reine badina avec moi mais je parvins à sortir de ses rets. Je restai trois mois dans ce village. C'est quand les ascètes vishnouites se mirent à se moquer de moi que je jetai la *dhotī* en soie à bord brodé que je portais. Avec les trois roupies qui me restaient, je m'achetai une *dhotī* ordinaire. A partir de cet instant, je fis honneur au nom de *brahmacārī*[11].

A cette époque, j'entendis dire qu'il y aurait une foire (*melā*) à Siddhapur au mois de *kārtika*. Je partis pour Siddhapur en pensant que là-bas je rencontrerai peut-être un *yogī* qui me montrerait la voie vers l'immortalité. Sur la route je rencontrai par hasard un homme de mon village. Il alla dire à mon père que je me dirigeais vers Siddhapur. Mon père et les gens de chez moi me cherchaient continuellement. Mon père apprit où je me trouvais de la bouche de cet homme et il arriva à Siddhapur avec quatre gendarmes. J'étais assis dans un temple quand tout à coup [je vis] mon père et les quatre gendarmes debout près de moi. Mon cœur se mit à battre en le voyant car j'avais peur qu'il me frappe. Je me levai et lui agrippai les pieds.

---

[9] La découverte bouleversante de la mort le conduit à la quête de l'immortalité. Il faut entendre par là cet état d'infinitude que décrivent les upaniṣad, textes dont le futur Dayānanda est très imprégné à l'époque. L'un des moyens traditionnels pour y parvenir est la technique de contrôle des processus mentaux du yoga.

[10] Un *kos* mesure à peu près trois km.

[11] L'un des devoirs essentiels de l'étudiant brahmanique est la chasteté.

Il s'emporta très vivement contre moi. Je lui dis qu'un voyou m'avait amené là par ruse et que je m'apprêtais à rentrer à la maison quand il était arrivé. Il fracassa ma calebasse (*tūṃbā*), mit en pièces mon parapluie et me donna des vêtements. Il me fit continuellement garder par deux gendarmes, et, la nuit, pendant que je dormais, un gendarme restait assis sans dormir près de la tête de mon lit. Je voulais berner ce gendarme pour sortir de là et donc restai éveillé pendant la nuit pour savoir s'il dormait ou non. Je ronflai pour qu'il soit bien sûr que je dormais. Je dus rester éveillé comme ça pendant trois nuits. La quatrième nuit le gendarme s'endormit, alors je pris un pot à ablutions et sortis dehors. Si quelqu'un m'avait vu, j'aurais tout de suite répondu que j'allais aux toilettes (*sauca*).

Je sortis de là, quittai le village et me rendis dans un jardin. A l'aube, je montai dans un arbre et m'assis sur une branche. Je passai un jour entier assis affamé sur cet arbre de cette manière. Quand sept heures du soir sonnèrent et qu'il fit sombre, je descendis et partis. Ce fut là ma dernière rencontre avec des gens de ma famille et de mon village. Après cela une fois je tombai par hasard sur un grand nombre de gens de mon village à Prayag (Allahabad), mais je ne leur donnai pas mon adresse et depuis lors je n'ai rencontré personne.

De Siddhapur, je me rendis à Baroda et de là je me mis à errer sur les berges de la Narmada. A cette époque Yogānanda vivait au bord de la Narmada. Un brahmane du Sud appelé Kr̥ṣṇa Śāstrī y vivait aussi et j'étudiai diverses choses avec lui. Ensuite j'étudiai le Veda avec le gourou de la cour (*rāja-guru*). A l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, je rencontrai par hasard un renonçant (*saṃnyāsī*) à Chanudakanali. J'aimais beaucoup étudier. Comme le stade de vie du renoncement (*saṃnyāsa-āśrama*) est très pratique pour étudier, je célébrai les rites funéraires (*śrāddha*), etc. et pris le *saṃnyāsa* en suivant ses instructions. C'est depuis ce moment que je m'appelle Dayānanda Sarasvatī. Je laissai mon bâton (*daṇḍa*) chez mon gourou[12]. Deux *gosāīn* qui faisaient du *rājayoga* arrivèrent à Chanuda et je me rendis à Ahmadābād avec eux. J'y rencontrai un *brahmacārī*, mais renonçai à sa compagnie après quelques jours. De là je finis par arriver à Haridvār où se tenait le Kumbha-melā. Puis j'atteignis la source de la rivière Alakanandā dans l'Himalaya. Il y avait beaucoup de neige et l'eau était très froide. J'avais mal aux pieds à cause de la neige. J'eus envie de me noyer en arrivant dans l'Himalaya. Puis je pensai que ce n'était qu'après avoir obtenu la connaissance (*jñāna*) qu'il fallait abandonner son corps.

Ayant pris cette décision, je me rendis à Mathura. Là, par hasard, je rencontrai un gourou renonçant (*saṃnyāsī*) vertueux (*dharmātmā*). Il s'appelait Svāmī Virajānanda[13]. Auparavant il avait vécu à Alvar. A cette époque il avait plus de quatre-vingt-un ans. Il s'intéressait beaucoup au Veda et aux autres livres des *ṛṣi (ārṣa*). Ce saint homme était aveugle des deux yeux et il avait un ulcère à l'estomac. Il pensait que la *Kaumudī*, le *Śekhara*, etc., et d'autres livres récents n'étaient pas bons et il critiquait (*khaṇḍana*) aussi le *Bhāgavata* et d'autres purāṇa[14]. Il avait une grande dévotion pour tous les livres des *ṛṣi*. Quand je le rencontrai, il me dit qu'on pouvait apprendre la grammaire [sanskrite] (*vyakāraṇa*) en trois ans. Je pris la ferme décision d'étudier avec lui. Il y avait à Mathura un homme appelé Amarlāl. Je ne pourrai jamais oublier sa bonté à mon égard pendant la période de mes études.

---

[12] Dayānanda est devenu membre de la section des Sarasvatī (ouverte aux seuls brahmanes) de la congrégation monastique des *daśanāmī.* En théorie, les Sarasvatī ne se séparent pas du bâton de renonçant qu'ils reçoivent des mains de leur gourou au moment de leur ordination.

[13] Svāmī Virajānanda Sarasvatī (1779-1868) a alors quatre-vingt-un ans, Dayānanda trente-cinq.

[14] Virajānanda avait des idées très personnelles sur les textes qui faisaient autorité : il rejetait tous les purāṇa et, en grammaire, il ne reconnaissait que le Traité aux huit livres (*Aṣṭhādhyāyī*) de Paṇini (IVe s. avant JC), et sa glose le Grand Commentaire (*Mahābhāṣya*) de Patañjali (150 avant JC). Pour sa part, Dayānanda hésitera plusieurs années avant de dresser la liste des ouvrages qu'il estime authentiques, voir Llewelyn, J.E., 1993, *The Arya Samaj as a Fundamentalist Movement. A Study in Comparative Fundamentalism*, Delhi, Manohar, pp. 160-163.

Il s'occupa de tout pour mes livres et pour ma pension de manière excellente. Si un jour il devait manger à l'extérieur, il préparait mon repas de ses propres mains et me faisait manger avant de partir. J'avais eu la chance de rencontrer cet homme généreux.

Une fois mes études terminées, je passai deux années à Agra mais je continuais à correspondre avec mon gourou, pour éclaircir mes doutes, et à me rendre moi-même de temps en temps auprès de lui, pour le servir (*sevā*). D'Agra, j'allai à Gwalior où je commençai à critiquer certains aspects du vishnouisme (*vaiṣṇava mata*). De là-bas aussi, j'envoyai des lettres, etc . à Svāmījī. Un maître *(ācārya*) de la doctrine de Madhva nommé Hanumant vivait à cet endroit. Il assistait à tous les débats [entre lettrés] en imitant [le cri] du corbeau. Quand une fois ou deux j'employai un mot incorrect, il me corrigea sur le champ. Je lui demandai plusieurs fois qui il était mais il me répondit qu'il était un corbeau qui s'instruisait en parlant et en écoutant. Un jour dans la conversion on en vint à se demander si c'était bien ou non que les vishnouites se dessinent une ligne verticale (*khaḍī rekhā*) sur le front. Je dis que si on obtenait le Ciel (*svarga*) en se mettant une ligne verticale, alors on obtiendrait une position bien plus haute que le Ciel en se noircissant tout le visage. En entendant cela il fut très en colère et s'en alla. J'appris alors en demandant autour de moi qu'il était bien un maître de ladite doctrine.

De Gwalior, je me rendis dans l'Etat princier de Karaulī. J'y rencontrai un membre de la secte de Kabīr (*kabīrpanthī*). Une fois il dit que « *kabīr* » signifiait mâle (*vira*), et il dit aussi qu'il y avait une Kabīr-upaniṣad. Puis j'allai à Jaipur. Il y avait là un pandit très savant nommé Hariścandra. Au début, je réfutai le vishnouisme et défendis le shivaisme (*śaiva mata*). Le maharaja de Jaipur Savāī Rāmasiṃha avait reçu l'initiation (*dīkṣā*) shivaïte. Le shivaisme se répandant partout, j'enfilai de mes propres mains des milliers de colliers de *rudrākṣa* aux gens. On fit une telle propagande (*pracāra*) pour le shivaisme là-bas qu'on mit même des colliers de *rūdrākṣa* aux cous des chevaux et des éléphants. De Jaipur, j'allai à Puskar et de là parvins à Ajmer. En arrivant à Ajmer, je commençai à réfuter aussi le shivaisme. Pendant ce temps-là, Sa Majesté le maharaja de Jaipur était sur le point de se rendre à Agra pour rencontrer le Vice-roi [Lord Lawrence] (*lāṭ sahāb*). Redoutant un éventuel débat (*śāstrārtha*) avec le célèbre résident de Vrindaban Raṅgācārya, le roi Rāmasiṃha me convoqua et je me rendis à Jaipur. Mais en apprenant que j'avais commencé à critiquer la doctrine shivaïte, Sa Majesté le roi fut mécontente[15]. C'est pourquoi je quittai Jaipur et je me rendis à Mathura auprès de Svāmījī pour éclaircir mes doutes.

Puis je retournai à Haridvāra. J'écrivis sur mon monastère (*maṭha*) « ici on écrase les hérétiques (*pākhaṇḍa-mardana*) » et plantai un drapeau. Il y eut de nombreux débats à cet endroit. Puis la pensée me vint que se battre avec le monde entier pour surpasser les maîtres

---

[15] Lorsque Dayānanda arrive dans la capitale du royaume de Jaipur en octobre 1865, cela fait une année que Ramsingh II (1851-1880) a décrété que les usages des sectes vishnouites n'étaient pas conformes au *dharma*. Dayānanda est venu avec un projet bien précis et bien personnel : intéresser le maharaja à son programme de diffusion des écritures authentiques et faire bannir toutes les autres. A cette époque, il rejette maintes pratiques religieuses en les taxant d'innovations non licites, car non fondées sur le Veda. Dans le même temps, il reste shivaïte et il en a d'ailleurs l'aspect extérieur : le collier de *rudrākṣa*, les marques corporelles (*tilaka*) de cendres. Ses cibles préférées sont les vishnouites. Il se déchaîne en particulier contre leur marque au fer chauffé au rouge, en visant plus particulièrement les disciples de Rāmānuja, qui reçoivent cette empreinte indélébile de leur appartenance sectaire lors de leur initiation (*dikṣā*). Cette critique fait partie de l'arsenal classique des brahmanes *smārta* contre les vishnouites. Du point de vue brahmanique, en effet, se brûler un membre est une atteinte gravissime à l'intégrité du corps ; elle rend inapte à célébrer des rites. Dayānanda participe à l'effervescence religieuse de Jaipur, la mettant à profit pour poursuivre sa dénonciation des sectes vishnouites. Son enthousiasme lui vaut l'intérêt des proches du maharaja, qui cherchent à l'enrôler contre les vishnouites. Mais le bouillonnant renonçant ne tarde pas à les inquiéter car, s'il a l'air shivaïte, il ne partage pas la religion de la cour et critique le culte des images divines. Dans ces conditions, Dayānanda échoue à rencontrer le maharaja (Voir Clémentin-Ojha, Catherine, 1999, *Le trident sur le palais. Une cabale anti-vishnouite dans un royaume hindou de l'époque coloniale*, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, 1999).

de maison en les piégeant avec des livres, etc., ne convenait pas. C'est pourquoi je renonçai à tout. Je ne gardai qu'un pagne (*kaupina*) et fis vœu de silence (*mauna*). C'est seulement en arrivant à Bombay l'année dernière que j'ai renoncé aux cendres (*rākha*) dont j'avais commencé à m'enduire le corps à cette époque. Je les mettais jusqu'alors. Je porte des vêtements depuis que j'ai été obligé de prendre le train.

Pendant très longtemps, je ne pus mettre en pratique mon vœu de silence parce que de nombreuses personnes me reconnaissaient. Un jour, un homme se présenta à la porte de ma hutte en disant qu'il n'y avait rien au-dessus du *Bhāgavata*[purāṇa], que même le Veda lui était inférieur. Ça, je ne pus le supporter. Je brisai mon vœu de silence et commençai à réfuter le *Bhāgavata*[*purāṇa*]. Puis je songeai que je devais révéler au monde entier le peu de connaissance que j'avais obtenu par la grâce de Dieu (*īśvara*). Je me rendis à Farrukhabad avec cette idée en tête et de là à Ramgadh. A Ramgadh, je commençai à participer à des débats [entre lettrés] (*śāstrārtha*). Les gens de là-bas m'appellent encore « le *svāmī* chahuteur » parce que je faisais du chahut quand les pandits parlaient. A cet endroit, dix hommes, disciples de ceux qui sont marqués avec un disque chauffé au rouge (*cakrāṇkitoṃ ke cele*)[16], tentèrent de me tuer et je ne leur échappai qu'à grand peine. Puis je me rendis à Kanpur en passant par Farrukhabad. De Kanpur, j'allai à Prayag. A Prayag aussi des tueurs vinrent pour me tuer, mais il y avait là un homme pieux nommé Mādhavaprasāda et il me sauva la vie. Ce maître de maison Mādhavaprasāda était sur le point d'adopter le christianisme *(īsāī dharma*). Il avait averti tous les pandits que si dans les trois mois ils ne parvenaient pas à lui faire croire à leur *ārya-dharma*, il deviendrait chrétien. Il ne devint pas chrétien parce que je le rassurai quant à l'*ārya-dharma*. De Prayag, j'allai à Ramnagar[17]. A la demande du roi, il y eut un débat avec les pandits de Bénarès. Le thème qu'on avait retenu pour ce débat était : « le culte des images (*mūrtipūjā*) se trouve-t-il ou non dans le Veda ? » Je démontrai, preuves à l'appui, que certes on trouve bien le mot « image (*pratimā*) » dans le Veda mais qu'il y signifie « peser », « mesurer », etc. Ce débat a été imprimé et publié et toute personne de bonne foi peut l'examiner. On fit aussi un débat [pour savoir] si par le mot « histoire (*itihāsa*) », il fallait comprendre les livres des brahmanes. J'étais à Bénarès au mois de Bhadrapada de l'année dernière. En tout, j'y suis déjà allé quatre fois. Chaque fois que je vais à Bénarès, j'annonce que si quelqu'un trouve la preuve (*pramāṇa*) du culte des images dans le Veda, il doit me l'apporter, mais jusqu'à présent personne n'a pu trouver la moindre preuve.

J'ai erré de cette manière dans toutes les régions du nord de l'Inde. Il y a deux ans, j'ai prêché (*dharmopadeśa*) devant beaucoup de gens à Calcutta[18], Lucknow, Allahabad, Kanpur, Jaipur, et dans d'autres villes. A Bénarès, Farrukhabad et dans d'autres villes, j'ai fondé quatre écoles (*pāṭhaśālā*) d'enseignement de la science *ārya (ārya-vidyā*). Mais le laisser-aller des enseignants n'a pas permis qu'elles se développent comme elles auraient dû le faire.

Je suis arrivé à Bombay l'année dernière. J'y ai passé au crible la conduite de Gusāī Mahārāja. L'Ārya samāja a été fondé à Bombay[19]. J'ai prêché pendant quelques jours à

---

[16] C'est-à-dire des vishnouites (probablement des disciples de Rāmānuja).

[17] C'est dans cette ville située face à Benares de l'autre côté du Gange que se trouve le palais du maharaja de Benares.

[18] Dayānanda séjourne huit mois dans la capitale de l'empire britannique à partir de décembre 1872. Alors qu'auparavant il a surtout été en contact avec l'élite religieuse traditionnelle, il y rencontre des membres du Brahmo samāja, mouvement de réforme socio-religieuse alors très influent dans la classe occidentalisée.

[19] En avril 1875. A Bombay, la plupart des disciples de Dayānanda appartiennent à des castes de marchands traditionnellement affiliées à la secte de Vallabha. Ils sont encore marqués par le désastreux Procès en diffamation de 1862 (*Maharaja Libel Case*) qui a révélé au grand public la conduite immorale de certains maîtres (*gusāī*) de la secte.

Bombay, Ahmadabad, Rajkot, et dans d'autres régions, et cela fait deux mois que je suis arrivé dans votre ville [Poona].

Telle est mon histoire. Il faudrait que dans votre région il y ait de nombreux autres prêcheurs (*upadeśaka*) comme moi afin que l'*ārya-dharma* progresse. Un homme seul ne peut pas faire ce genre de travail correctement ; pourtant j'ai fermement décidé de diffuser (*calāūngā*) ce à quoi j'ai été initié (*dīkṣā*) dans la mesure de mon intelligence et de ma force.

Pour finir, je prie Dieu que l'Ārya samāja soit partout établi et que le scandale du culte des images disparaisse, que tous comprennent le vrai sens (*saccā artha*) du Veda, que les gens se conduisent en conséquence et que, de ce fait, le pays progresse. Grâce à votre aide à vous tous messieurs, j'ai bon espoir que mon vœu pourra se réaliser. *Oṃ* ! Paix ! Paix ! Paix !